

# Loin des coulissiers / Anatole Cerfberr

Cerfberr, Anatole (1835-1896). Auteur du texte. Loin des coulissiers / Anatole Cerfberr. 1860.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [utilisation.commerciale@bnf.fr](mailto:utilisation.commerciale@bnf.fr).



INVENTAIRE  
e 17,384

04

ANATOLE CERFBERR

LOIN DES GOULISSIERS



Prix : 50 centimes.

PARIS  
LIBRAIRIE PARISIENNE  
RUE N.-D.-DES-VICTOIRES, 52  
C. VANIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR  
1860

---

PARIS. — TYPOGRAPHIE D'ÉMILE ALLARD, 14, RUE D'ENGLIEN.

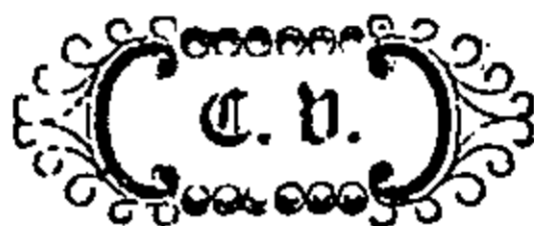
---



**ANATOLE CERFBERR**

---

**LOIN DES GOULISSIERS**



—  
**Prix : 50 centimes.**  
—

**PARIS**

**LIBRAIRIE PARISIENNE**

RUE N.-D.-DES-VICTOIRES, 52

**C. VANIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR**

**1860**

1859



A

**MADAME E\*\*\***

A. C.





Il y a vingt-cinq ans, ce recueil de strophes boiteuses n'aurait pas eu sa raison d'être. La foi n'avait pas encore été jetée à la mer comme un bagage trop lourd dans le voyage de la vie. Les griffes de l'ironie avaient pu s'attaquer à l'enthousiasme sans l'atteindre. La jeunesse ne s'était pas sentie mordue au cœur par le

venin corrosif du doute, cet enfant de la nuit, ce pâle précurseur de la mort. L'asphalte du boulevard gardait autre chose que l'empreinte de bottes vernies et de crinolines empesées. Les variations du Grand - Central et les prouesses du Jockey - Club n'étaient pas le drame exclusif du moment. Les esprits fermentaient. Un souffle puissant avait passé dans toutes les âmes. La vie planait. La passion était partout. Les lyres frémissaient et trouvaient un écho universel. Tout est changé : Aujourd'hui rougit d'hier, le renie, le bafoue, le soufflette et le foule aux pieds. Mais une voix éloquente a dit que le poète a charge d'âmes : Il aura donc, en tout temps, pour mission d'essayer de rétablir sur leurs autels le culte de l'honnête, du vrai et du beau, en ne caressant jamais les passions mauvaises et les appétits grossiers, en ne voyant de l'homme que l'âme et que Dieu dans l'humanité. De nos jours c'est plus qu'une tâche ; c'est un devoir

rigoureux. Nous sommes trop chétif pour nous flatter de l'avoir accompli ; mais on pourra, du moins, reconnaître que ces ébauches, tracées à des heures et sous des impressions diverses, forment pourtant une synthèse qui justifie leur titre collectif.

Paris, Décembre 1859.



# LOIN DES COULISSIERS



## IMITATION DE BURNS.

Fille à la blonde chevelure,  
Veux-tu garder sur la verdure  
Les chèvres avec moi ?  
De fleurs se revêt la prairie ;  
J'aime à voir ces champs, ma chérie,  
Ces champs frais comme toi !

Nous attendrons que la rosée  
Quitte la plante reposée  
Pour errer sous les frais berceaux.  
Quand la lune, douce et sereine,

Brillera, des cieux pâle reine,  
Nous irons le long des ruisseaux.

Dans les bois verts, suivant l'allée  
D'où se découvre la vallée,  
    Nous parlerons d'amour ;  
Nous unirons nos rêveries  
En foulant les herbes fleuries  
    Jusqu'au lever du jour.

Dans les nuits d'hiver, près de l'âtre,  
Sur mes genoux ris et folâtre !  
Quand le vent mugit, dans mes bras  
Oh ! viens ! viens t'abriter sans crainte :  
Bercée en une douce étreinte,  
C'est là que tu t'endormiras.

Fille à la blonde chevelure,  
Veux-tu garder sur la verdure  
    Les chèvres avec moi ?  
De fleurs se revêt la prairie ;  
J'aime à voir ces champs, ma chérie,  
    Ces champs frais comme toi !

## LE POÈTE A L'OEUVRE.

Qu'il est heureux et triste à la fois le poète!  
Heureux quand l'Espérance à son chevet s'assied,  
Et jette ses rayons et ses fleurs sur sa tête :  
Triste, sombre, abattu, lorsqu'il sent que son pied  
Chancelle sur la route épineuse et pénible  
Qui s'ouvrait devant lui pleine d'illusions.  
Il croyait tout facile; il croyait tout possible :  
Pauvre poète ! hélas ! quelles déceptions !  
Au lieu de doux parfums, au lieu de fraîches brises,  
Au lieu d'un horizon riant et lumineux,  
Un ciel noir, incertain, semé de taches grises ;  
Puis des monts escarpés, un air lourd et brumeux ;  
Un vent froid, des buissons où souvent il se blesse...  
— Il aperçoit pourtant là-bas, dans le lointain,  
Une flamme qui brûle et resplendit sans cesse :  
C'est la gloire qui brille au bout de son chemin.



## LES FLEURS DE L'AVEUGLE.

Ah ! quelle odeur délicieuse  
S'échappe de toutes ces fleurs !  
Avec les fleurs je vis heureuse :  
Je ne vis plus partout ailleurs.  
Ravie, auprès d'elles je reste,  
Comme l'abeille auprès du miel ;  
Pour moi c'est un baume céleste ;  
C'est la seule coupe sans fiel.

Tous écartent le pauvre esclave ;  
Tous rejettent l'aveugle en pleurs ;  
Mais la rose au parfum suave  
M'accueille et comprend mes douleurs.  
Ravie, auprès d'elle je reste,  
Comme l'abeille auprès du miel ;  
Pour moi c'est un baume céleste ;  
C'est la seule coupe sans fiel.

Fleurs, vous tenez lieu de famille  
A l'orpheline sans soutien,  
A Sylvia, la pauvre fille :  
Que vous voir me ferait de bien !  
Ravie, auprès de vous je reste,  
Comme l'abeille auprès du miel ;  
Pour moi c'est un baume céleste ;  
C'est la seule coupe sans fiel..

## LE SONGE DE L'AMBITION.

De projets en projets parfois l'homme s'égare :  
L'un est-il accompli, qu'une voix lui dit : « Gare !  
» Arrête, ambitieux ! borne ici ton dessein ;  
» Victorieux ce jour, crois-tu l'être demain ?  
» Dieu ne laisse jamais au même la victoire.  
» Un jour il dit à l'un : A toi, bonheur et gloire !  
» — Le lendemain à l'autre : « Aujourd'hui sois heureux. »  
» Il est pour toi, pour tous, de longs jours douloureux.  
» Ta grandeur d'un moment n'est qu'un triste mensonge.  
» Mais dors sur un espoir qui fuira comme un songe ;  
» La réalité vient qui le renversera :  
» Dieu t'élève, chétif ; Dieu te terrassera ! »

## LE MEILLEUR MÉDECIN.

A Henri Cazin.

Plus doux que ceci, que cela, que toute  
chose au monde, est un premier amour,  
une première passion.

Lord BYRON. — *Don Juan.*

### I.

Je pleurais tristement, dégoûté de la vie,  
Sombre, vide, courbé sous le poids de l'ennui,  
Toute fleur dans mon âme effeuillée et flétrie,  
Quand sur moi le soleil à lui.



Le cœur brisé, j'avais perdu toute espérance,  
Jusqu'à l'illusion, et j'aspirais au temps  
De mourir, maudissant l'heure de ma naissance,  
Lorsqu'en moi s'est fait le printemps.

Abattu, je pliais sous la noire tempête,  
Comme tombe un roseau par le vent soulevé;  
Arbre mort, desséché, stérile jusqu'au faite,  
Quand l'astre sur moi s'est levé.

Pour blasphêmer j'avais encor quelque courage,  
Et j'étais devenu méchant par la douleur,  
Ne sentant plus en moi rien que haine et que rage,  
Quand près de moi brille une fleur.

Je n'avais plus au cœur que de sombres pensées;  
J'étais environné partout de noirs démons  
Qui tenaient dans leurs fers mes deux mains enlacées,  
Quand vole un ange aux doux rayons.

II.

Ce soleil qui récréé,  
Ce printemps dans mon cœur,  
Cette étoile égarée  
Dans mon ciel sans lueur,

C'est ma blonde Isabelle;  
C'est son œil tendre et bleu,  
Qui flamboie, étincelle  
D'un pur et divin feu.

C'est son âme profonde  
Qui vaut mieux que l'esprit;  
Doux médecin qui sonde  
Le mal et le guérit.

Tacitæ per amica silentia lunæ.

VIRGILE.

Ce soir la lune luit au ciel douce et sereine,  
Des prés silencieux et déserts seule reine.  
Alors, de cette nuit aspirant la fraîcheur,  
J'erre par les vallons éclatants de blancheur.

Le silence est partout : la nature voilée  
Semble plus belle à l'œil dans sa robe étoilée.  
Le zéphyr fait courber l'herbe sur les côteaux ;  
Le fleuve, clair et pur, roule là-bas ses eaux.

Déjà je n'entends plus la voix de la fauvette.  
Le rossignol se tait : la campagne est muette...  
Dans les sentiers je glisse et me traîne à pas lents ;  
De mon cœur je comprime à peine les élans.

Mais... si j'allais troubler cette scène imposante!...  
De l'ombre savourant la volupté charmante,  
Je vais du bois au mont, de la plaine au ravin,  
Et, tout rêveur encor, me surprend le matin.



## A Virginie Déjazet.

En ce siècle de prose  
Où l'homme, au front morose,  
Passe devant la rose,  
S'incline devant l'or,

Ton jeune et franc sourire,  
Ta voix, joyeuse lyre,  
Ton œil où l'on peut lire  
Vie et fraîcheur encor

Font à l'heure présente,  
D'où la grâce est absente,  
Mais où trône la rente,  
Un contraste moqueur.

Réveillant la jeunesse,  
En foule la vieillesse  
Autour de toi se presse  
Avec vingt ans au cœur.

A tous tu rends la sève,  
L'espérance et le rêve  
Doux jusqu'à faire trêve  
A leurs ambitions ;

Si bien que ton génie,  
O printemps Virginie,  
Ranime par magie  
Deux générations.

Du haut de leur rêve  
De gloire, de vertu, d'amour, de liberté,  
Ils sont tombés le front sur la société.  
VICTOR HUGO.

Edgard , te voilà seul ; par les hommes hué,  
Abandonné par eux, et par eux bafoué ! —  
Mais qu'à leur vain mépris ton dédain seul réponde ;  
Foule au loin à tes pieds ce trop frivole monde.  
Tu froissais leur orgueil, du haut de ton grand cœur  
Sur les humains planant comme l'aigle vainqueur.  
Tu t'élevais trop loin pour cette foule vile ;  
Ton or était trop pur pour cette impure argile.

De leur froide pitié tu devins donc l'objet.  
Comme un cerf poursuivi, traqué dans la forêt,  
Traîne après lui sa plaie encor toute saignante,  
Tu traînas ta douleur qui toujours te tourmente,  
Et t'écrias, pareil à tous les grands navrés :

« Ah! par combien de murs nos cœurs sont séparés;  
» Car l'un ne bat pour rien, est plus froid que la glace,  
» Et l'autre est animé d'une flamme vivace;  
» L'un a de la grandeur, l'autre est vil et petit;  
» Jeune, l'un croit au beau, l'autre, blasé, s'en rit.  
» Par-là des froissements et d'amères souffrances,  
» Et pour moi de bonheur, hélas! plus d'espérances.»

## LA RONDE DES FORGERONS.

Le fer rougit, le charbon fume ;

Frappons !

Frappons !

Frappons à grands coups sur l'enclume.

Honneur au fer, roi des métaux !

Honneur au fer ! sous nos marteaux

Le fer devient soc de charrue.

Honneur au fer, roi des métaux !

Honneur au fer ! sous nos marteaux

Le fer devient glaive qui tue.

Honneur au fer, roi des métaux !  
Honneur au fer ! sous nos marteaux  
Le fer devient cloche pieuse.

Opprobre au fer, roi des métaux !  
Opprobre au fer ! sous nos marteaux  
Le fer devient chaîne odieuse.

Le fer rougit, le charbon fume ;  
Frappons !  
Frappons !  
Frappons à grands coups sur l'enclume.

## OTTOMANE.

Allah! Gloire au fils du Prophète!  
Quand gronde et mugit la tempête,  
Qu'il redresse bien haut sa tête :  
Il a son Dieu pour protecteur !  
Allah! qu'il soit couvert de gloire.  
Qu'en tout temps il ait la victoire ;  
Que son nom vive dans l'histoire,  
Comme il vivra dans notre cœur !

Qu'il soit intrépide à la guerre,  
Qu'il porte bien son cimenterre,  
Et qu'il garde libre sa terre,  
Le sabre au poing, la lance au bras !

Qu'il chasse loin de lui le vice,  
Et qu'il cultive la justice,  
De peur que Dieu ne le punisse  
Dans les homicides combats !

Allah ! Qu'au son de la trompette  
Son cheval arabe s'apprête,  
Qu'il fasse sa plus belle fête  
Du jour qu'il affronte la mort !  
Au soleil que son croissant brille ;  
Si la flamme partout pétille  
Dévorant mère, épouse et fille,  
Qu'il accepte ces coups du sort.

Allah ! Que Mahomet l'emporte  
Dans sa droite divine et forte,  
Et qu'il lui vienne ouvrir la porte  
De son bienheureux paradis !  
Qu'il y vive dans les délices,  
Des fleurs recueillant les calices  
Sur les têtes blondes et lisses  
De douces et belles houris !



Allah ! Gloire au fils du Prophète !  
Quand gronde et mugit la tempête,  
Qu'il redresse bien haut sa tête :  
Il a son Dieu pour protecteur !  
Allah ! Qu'il soit couvert de gloire,  
Qu'en tout temps il ait la victoire,  
Que son nom vive dans l'histoire,  
Comme il vivra dans notre cœur !

## CHANT D'UNE MÈRE

EN BERÇANT SON ENFANT.

Clos, amis, clos, sur le sein de ta mère,  
Ton doux ceillet par le somme oppressé.  
CLOTILDE DE SURVILLE.

Les hommes sont méchants ; la vie est bien amère.  
Que l'enfant dorme en paix sur le sein de sa mère.  
Si facile et si doux sa tendresse lui rend  
Le chemin qu'il faudra plus tard suivre en pleurant !

Enfant, viens sur mon cœur ; abrité sous mon aile,  
Près de moi, ton gardien et ton ange fidèle,

Oublie, en me voyant, le mal et la douleur.  
Les mères d'un regard éloignent le malheur ;  
Et mes baisers feront ce que fait la rosée  
A la fleur qui s'éveille humide et reposée.  
Endors-toi dans mes bras, paisible et souriant ;  
Pose ta tête ainsi ; pose-la, confiant,  
Sur le mol oreiller de ma sûre tendresse ;  
Mais jette à l'orphelin qui vit dans la détresse,  
A celui qui n'a plus de mère pour soutien,  
Un sourire, un regard : tu lui feras du bien !  
Remercie en ton cœur, plein de reconnaissance,  
Le Dieu puissant et bon qui donne à ton enfance  
Le calme et le bonheur, te fait aimer le jour,  
Et t'accorde une mère et son profond amour.

Les hommes sont méchants ; la vie est bien amère.  
Que l'enfant dorme en paix sur le sein de sa mère.  
Si facile et si doux sa tendresse lui rend  
Le chemin qu'il faudra plus tard suivre en pleurant !

## NUIT D'ORAGE.

Jésus, ayez pitié de moi ! La sueur  
glacée de la crainte couvre ma chair  
tremblante.

SHAKSPEARE.

Le tonnerre grondait au loin avec fureur,  
Et les éclairs jetaient une affreuse lueur,  
Et laissaient leurs sillons dans ma chambre. A cette heure  
— (Minuit avait sonné; chacun dans sa demeure  
Goûtait un doux repos) — tout est plus effrayant :  
Le tonnerre bientôt, plus furieux criant,  
Se rapproche de l'homme; et l'éclair plus rapide  
Forme un constant éclair dont la lueur livide

Brille pour un instant, puis laisse dans la nuit.  
Au silence profond succède un affreux bruit.  
Le signal est donné : le gros nuage crève ;  
Les eaux tombent du ciel, s'amassent sur la grève,  
Grosses gouttes d'abord, puis flots tumultueux,  
Qui dans les champs déserts roulent impétueux  
Et jettent le désastre au loin sur cette terre.  
Ce fracas, ces lueurs, ces eaux et ce tonnerre  
Laissent l'esprit plongé dans un respect pieux :  
L'homme s'incline et croit, humble et religieux,  
En celui qui par là nous prouve sa puissance,  
Et de l'être au Seigneur la sublime distance.

## ORGIE ROMAINE.

### CHŒUR DE CONVIVES.

Voici le festin !  
A table, compagnons de joie ;  
Volons au plaisir. Qu'on se noie  
    Dans des flots de vin !  
Le Falerne fume et pétille  
    A sauter du grès ;  
On dirait un éclair qui brille :  
    Buvons, buvons frais !

### PREMIER CONVIVE.

Reposer sa tête lassée  
    Sur un lit moelleux,  
Boire dans l'amphore glacée  
    Un vin chaleureux ;

C'est le plaisir de la vie  
Pour qui l'entend bien,  
Et le seul digne d'envie.

Le reste n'est rien !  
Des roses sur nos têtes,  
Des roses sous nos pas,  
Affrontons les tempêtes,  
Raillons-nous du trépas !

DEUXIÈME CONVIVE.

Rions ! A notre vue  
S'offrent des mets exquis,  
D'une terre inconnue  
Magnifiques produits.  
Evohè ! partout l'ivresse !  
Bacchus Liber, pénètre en nous ;  
Et que Silène soit jaloux  
De nos transports d'allégresse !  
Couronnons-nous  
De pampres, de lierres ;  
A l'éclat des lumières,  
Puis dansons tous  
Comme des fous.

TROISIÈME CONVIVE.

Quel doux parfum s'élève,  
Amis, autour de nous!  
Jamais plus charmant rêve  
Ne firent des époux.  
Contemplons, demi-nues  
Sous un voile léger,  
Ces femmes ingénues  
Derrière l'oranger.  
Baisons leur blanche épaule,  
Vrai diamant nacré,  
Penchée ainsi qu'un saule  
Au fond d'un bois sacré...

Et, pendant qu'ils chantaient, expiraient avec joie  
Sous la dent de lions nubiens,  
Pour le Dieu juste et bon, devant qui l'homme ploie,  
Quelques sacrilèges chrétiens.



## TRISTESSE.

Je parlerai dans l'affliction de mon  
esprit, je m'entretiendrai dans l'amer-  
tume de mon cœur

Job.

Autour de moi partout un soleil radieux :  
Pourtant des pleurs amers s'échappent de mes yeux.  
La nature sourit, belle et toute charmante ;  
Et je porte une plaie au cœur large et saignante.  
Le zéphyr dans les bois rafraîchit les chemins,  
Et, moi, je suis plongé, la tête dans mes mains,  
En de sombres pensers : — La danse bondissante,  
Avec ses sauts lascifs, sa folie enivrante,

Fait briller sur les fronts la joie et le bonheur;  
Tandis que rien ne peut faire battre mon cœur  
Froid, vide et desséché. — Rieuse, blanche et rose,  
Passe tout près de moi, fleur récemment éclosé,  
La jeune fiancée, ange frais et charmant.  
Son bel œil incliné s'attache à son amant.  
Il parle; elle répond. J'entends sa voix joyeuse  
Vibrer, lugubre autant qu'une harpe pleureuse,  
Pour moi dont le foyer sans hôte et sans amour  
Me fait durs et pesants chaque heure et chaque jour.  
En moi tout est désert et froid comme la tombe.  
Dans la vie, à tout pas, je me heurte et je tombe.  
Le chemin qui, pour l'un, est parsemé de fleurs,  
Est, pour l'autre, épineux et mouillé de ses pleurs.

## LE PASSÉ.

Ma maison me regarde et ne me connaît plus.  
V. HUGO.

Si jamais vous passez un jour devant des lieux  
Chers à vos premières années ;  
Où jadis vous avez cueilli, libre et joyeux,  
Ces fleurs, hélas ! trop tôt fanées,  
Qu'on nomme amour, repos, rêverie et bonheur,  
Saisi de joie et de tristesse,  
Vous sentez un plaisir mélangé de douleur.  
Vous semblez plongé dans l'ivresse :  
L'illusion pour vous combat la vérité.  
Tout vous paraît n'être qu'un rêve :  
Tout a pourtant l'aspect de la réalité.  
Votre œil avec amour se lève,

A travers les barreaux de la grille de fer,  
Sur le parc où votre jeune âge  
Vogua, comme en un lac d'azur, limpide et clair.  
Sous ce chêne à l'épais ombrage,  
Que de fois, abrité par son touffu rideau,  
Vous lisiez quelque doux poète  
Qui transportait votre âme en un pays nouveau !  
Sur cet étang la barque est prête :  
Vous y flottiez au gré du vent capricieux,  
Tendant l'oreille au bruit de l'onde ;  
Elle est là, vous attend ; vous l'appellez des yeux.  
Ici la retraite profonde,  
Où souvent vous aimiez à vous ensevelir,  
Ainsi que l'oiseau dans la mousse,  
Toujours vous offre asile et de quoi vous blotir  
Sous cette verdure si douce.  
Et là-bas, que de fois, aux lueurs du matin,  
Cueillant les fraises embaumées,  
Vous avez, attiré par leur brillant carmin,  
Déposé les plus parfumées  
Dans le tablier ouvert de la jolie enfant  
A qui vous avez dit : « Je t'aime ! »  
Et qui, par son regard seul, tout en se taisant,  
Vous avait répondu de même !

La pourpre de ces fruits, aussi bien qu'autrefois,  
A les ramasser vous convie ;  
Et vous vous élancez presque ; car dans le bois  
Vous entendez la voix amie  
Des oiseaux qui charmaient celle que votre cœur  
Avait à toutes préférée.  
Puis vous apercevez tout à coup chaque fleur  
De ses plus beaux rubis parée ;  
— Chacune vous suivait de son suave encens  
Pour mieux fêter votre passage...  
Une sorte d'extase alors saisit vos sens :  
Ainsi qu'au retour d'un voyage,  
L'ivresse de la joie éclate sur vos traits ;  
Dans vos yeux une larme brille,  
Et, contemplant ce parc, séduit par ses attraits,  
Vous demeurez devant la grille  
Immobile et muet. A la porte bientôt  
Vous frappez : mais... s'ouvrira-t-elle ?  
— Non ! Elle reste close ; et tout se tait là-haut,  
Tandis qu'au lieu du chien fidèle  
Qui, vous sentant venir, accourait caressant,  
Et vous léchait les mains de joie,  
Un dogue hurle, gronde et saute menaçant  
Sur vous, comme sur une proie.

Savez-vous ce que c'est que Marion Delorme ?  
— Une femme de corps belle et de cœur difforme.  
VICTOR HUGO.

Voyez-vous quelquefois passer, brune opulente,  
Aux doux yeux alanguis, fière sous ses atours,  
Taille svelte et front haut, fraîche et toute pimpante,  
Attirant les regards, provoquant les amours,  
La moderne Phryné, fatale enchanteresse,  
Beau lys où chaque jour de nouveaux papillons  
Viennent se briser l'aile au prix d'une caresse,  
Perdant leur innocence avant leurs cheveux blonds ?

Est-ce de l'âge antique une sainte prêtresse ?  
Devez-vous l'invoquer en fils humble et pieux ?  
Devez-vous l'adorer ainsi qu'une déesse ?  
D'où vient-elle ? De terre ? ou d'enfer ? ou des cieux ?

Passez votre chemin, le mépris à la bouche !  
On peut impunément l'écraser sous l'affront.  
Ne remarquez-vous pas que son œil brille louche ?  
L'enfer nous l'a vomie ; et l'ange est un démon !  
Ses bijoux ont été ramassés dans la boue,  
Dans le ruisseau ses fleurs ; et son cœur sonne creux !  
Son esprit est plâtré de fard comme sa joue,  
Et son âme pareille aux membres d'un lépreux.

EN FEUILLETANT

LA LÉGENDE DES SIÈCLES

A Victor Hugo.

Dans ses luttes avec l'aquilon destructeur,  
Sans qu'il perde un seul fruit, sans qu'il perde une fleur,  
L'arbre géant résiste et relève la tête.  
Le rocher s'affermit au choc de la tempête.  
Ainsi de toi, rêveur immense, qui, jetant,  
Hymne religieux et baume consolant,  
Aux pauvres cœurs meurtris, aux âmes en souffrance  
Tes chants d'amour où luit le rayon espérance,  
Fais, grâce à tes accents pleins d'inspiration,  
Que la pitié le cède à l'admiration !  
Au vent de la douleur résiste ton génie,  
Calme, et nous prodiguant ses trésors d'harmonie.



## L'ANGE DE LA CHARITÉ

Aux inondés.

Hier, dans la paix et l'aisance,  
Vous couliez de longs jours heureux ;  
Des flots la folle violence  
Vous plonge en un abîme affreux.

Tout à coup, dans votre nuit sombre,  
Luit un rayon consolateur :  
Bienfaisante se penche une ombre  
A votre chevet de douleur.

D'un séraphin elle a les ailes ;  
Son œil est un reflet des cieux ;  
Elle étend ses mains immortelles ,  
Se fait bénir des cœurs pieux.

Cet ange, c'est la foule humaine  
Si puissante par la bonté :  
Elle vole à vous et ramène  
Le jour dans votre obscurité.

Un souvenir heureux est peut-être sur terre  
Plus vrai que le bonheur.

ALFRED DE MUSSET.

Ainsi Dieu l'a voulu : Tout passe dans ce monde ;  
Sous le flot tout s'enfuit ; rien ne reste sur l'onde :  
Le souvenir survit seul au fond de tout cœur ;  
Seul il est de nos maux le vrai consolateur.  
L'amant trahi, traînant ses jours dans la tristesse,  
Se rappelle sa douce et charmante maîtresse,  
Et redevient heureux. — Miné par le chagrin,  
L'homme souvent revoit son jeune et frais matin,  
Les jeux avec sa sœur, les baisers de sa mère ;  
Et son front se déride et n'est plus si sévère. —  
Quand nous nous retraçons des lieux chers à nos cœurs,  
Nous sourions encore au travers de nos pleurs.

## REVUE D'AUTOMNE.

De l'ombre d'hier sort le rayon d'aujourd'hui :  
Un nouveau jour soudain pour nous a lui :  
D'un passé mort Hugo soulève la poussière ;  
De sa main de savant il porte la lumière  
En cette nuit ; sa main de poète sertit  
Et fait briller pour nous l'or fin de son esprit,  
Refondu dans un rythme à la mâle cadence.  
Balzac, cerveau géant, géante intelligence,  
Tient à sa tragédie un public attentif  
Qui pleure et qui pâlit, comme l'enfant naïf,  
Sous le regard éclair de Laurent l'inspirée,  
Du drame fauve et noir la reine consacrée.  
Là-bas Lemaître est roi du drame passion :  
Douleur sauvage, accents lugubres : le lion

Dans le désert n'est pas plus terrible et plus sombre,  
Lorsqu'il guette affamé, tapi le soir dans l'ombre,  
Le voyageur tardif. — Plus loin Déjazet rit,  
Déjazet, synonyme et de grâce et d'esprit,  
Gai rayon de printemps, frais retour de jeunesse !  
— La foule, en face, ardente et jalouse, se presse  
Pour boire et déguster à longs traits le nectar  
Que lui versent à flots Carl Weber et Mozart,  
Ces dieux faits des parfums de la mélancolie...  
— L'automne penche à l'ombre une tête pâlie ;  
Mais l'oiseau n'a pas dit sa dernière chanson,  
Et le soleil dans l'or se couche à l'horizon :  
En harmonie avec les hommes la nature  
Sourit ; et l'eau reflète un reste de verdure.

A E\*\*\*. D\*\*\*.

Vous êtes l'astre d'or illuminant ma vie ;  
Vous êtes le soleil qui sur la fleur pâlie  
Glisse et la couvre, ardent, de ses baisers de feu,  
Qui l'enlacent comme en un nœud.

Vous êtes la naïade aux pieds frais et limpides,  
Calmant le voyageur dont les lèvres arides  
Ont bu le sable lourd du Sahara brûlant  
Où le chameau passe en tremblant.

Vous êtes le zéphyr à l'haleine attiédie,  
De son souffle éveillant ma pauvre âme engourdie.  
Vous êtes le printemps aux habits radieux  
Qu'on fête du cœur et des yeux.

Vous êtes le croyant, le fort, l'enthousiaste,  
Dont l'âme, ainsi qu'un fleuve, épanche, en tout son faste,  
Ses rêves parfumés, ses aspirations  
Grosses de fleurs et de rayons.

## DEVANT L'HOTEL D'UN RICHE.

Quand mon regard embrasse, ébloui, la splendeur  
Du riche apparaissant, le front dans la lumière,  
Comme un défi lugubre, un contraste railleur  
Au pauvre qui gémit et s'endort sur la pierre,  
Je songe, et je me dis : « Un peu moins d'or en caisse  
Ne saurait imprimer une ride à son front,  
Et serait, dans les mains du vieillard qui s'affaisse,  
Exténué de faim et pâli sous l'affront,  
Ce qu'est dans le désert la goutte d'eau limpide,  
Ce que la manne fût pour les Hébreux jadis,  
Ce que serait le feu pour l'Esquimau stupide,  
Ce que pour le damné serait le paradis.

Une perle de moins aux cheveux de sa femme,  
Un ruban plus modeste au cou de son enfant  
Arrêteraient peut-être au seuil du bouge infâme  
Telle âme défaillante et tel cœur qui se fend.  
Un plus simple attelage à son brillant carosse,  
Quelques galons de moins aux manteaux des valets  
Feraient un être humain de la bête féroce  
Qu'on vit au grand soleil saccager nos palais. »

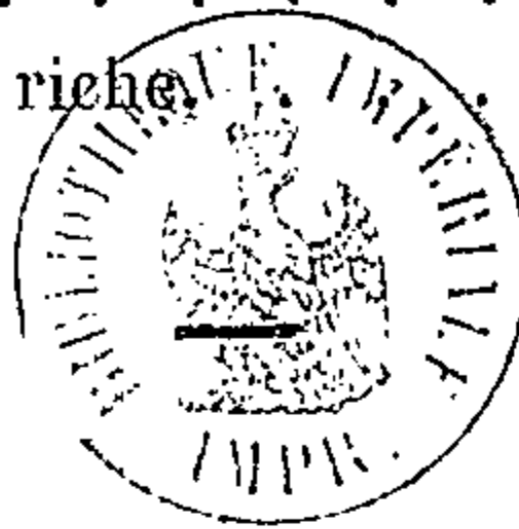
FIN.



## TABLE DES MATIÈRES



Imitation de Burns. . . . .	11
Le Poète à l'œuvre. . . . .	13
Les Fleurs de l'aveugle. . . . .	14
Le Songe de l'ambition. . . . .	16
Le Meilleur médecin. — A Henri Cazin. . . . .	17
A Virginie Déjazet. . . . .	22
La Ronde des forgerons . . . . .	26
Ottomane. . . . .	28
Chant d'une mère en berçant son enfant. . . . .	31
Nuit d'orage. . . . .	33
Orgie romaine. . . . .	35
Tristesse. . . . .	38
Le Passé. . . . .	40
En feuilletant les légendes des siècles. A Victor Hugo. . . . .	45
L'Ange de la charité. Aux Inondés. . . . .	46
Revue d'Automne. . . . .	49
A E*** D***. . . . .	51
Devant l'hôtel d'un riche. . . . .	52



15

